



Petit Courrier des Dames

Rue Meslée N.º 25.

Costume d'une Dame de cour le jour de la Cérémonie du Sacre
 Robe et manteau de Soie brodé en or ou argent, Coiffure exécutée par M. Narvisse rue des fossés
 montmartre N.º 10. et ornée d'épées d'un bandeau et d'un bracelet formant demi-couronne en
 imitation de pierreries, Des magasins de M. Bourguignon passage de l'Opéra.
 Même Costume pour les autres dames excepté le manteau.

Nº
 CO
 des
 Ce
 dont
 Pri
 50
 1 fi
 AU F
 Chez
 St.-
 MART
 Chez
 Chez
 Chez
 Les
 A
 jour
 en d
 réelle
 brillan
 les sal

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

A voir les merveilles de tout genre qui s'offrent chaque jour à nos yeux, on serait presque tenté de ne plus récuser en doute le pouvoir de la lampe d'Aladin ; on croirait réellement que quelque fée préside à la confection de ces brillantes parures que l'on ne peut se lasser d'admirer. Aussi, les salles des Menus-Plaisirs sont-elles devenues pendant quinze



jours le rendez vous de toutes les femmes du bon ton. Les dames les plus citées pour leur élégance oubliaient elles-mêmes le soin de leur toilette, pour aller admirer la richesse des costumes et des ornemens disposés pour le sacre.

Nous sommes tellement éblouies de tout ce que nous avons vu, tellement étourdies par les pompeuses descriptions que l'on nous a faites de tout ce qui doit apparaître à cette auguste solennité, que c'est tout au plus si nous pouvons mettre un peu d'ordre dans les détails que nous désirons transmettre à nos abonnées.



Le costume de cour pour les dames ne varie depuis long-tems que par quelques accessoires dans les bijoux, ou la disposition des broderies : toujours le long manteau attaché au bas de la taille; on a fait revivre l'ancienne mode des collerettes à la *Médicis*, qu'on nomme aujourd'hui à la *Cherus*. Cet ornement ajoute beaucoup de grâce à la noblesse des costumes de cour. Nous en donnons aujourd'hui le modèle.

Nous ne pouvions espérer de rendre exactement le fini et la perfection des détails des bijoux de M. Bourguignon, dont se composent les ornemens de la coiffure que nous offrons. M. Narcisse, qui en a arrangé la disposition avec le goût qui distingue toujours ses coiffures, vient de mériter le suffrage le plus flatteur, en obtenant le titre et le brevet de coiffeur de S. A. R. Amélie, princesse de Saxe.

Parmi les étrangers de distinction qui doivent assister aux cérémonies du sacre, aucun d'eux ne se prépare à y paraître avec un plus brillant éclat que le duc de Northumberland. Le costume qu'il doit porter au sacre vaut, nous a-t-on dit, 1,800,000 francs, l'épée 250,000 livres sterling. On parle surtout du magnifique carrosse que le noble duc a fait faire pour assister au sacre : ce carrosse n'est composé que de glaces, d'or, d'argent, de velours, de ciselures et de broderies; les panneaux sont jaune clair; du gros de Naples bleu céleste en double l'intérieur qui est orné de franges et de crépines d'argent. Les armes de la maison Northumberland sont brodées

en or et en perles sur les housses du siège ; sur les portières , les mêmes armes sont peintes en miniature avec tout le fini imaginable.

On commence à reporter les redingotes croisées , et non plus boutonnées sur le devant ; on les noue de côté avec de larges bandes pareilles à l'étoffe , et qui forment nœud.

Les chicorées se placent quelquefois à la fille d'honneur ; un rang de chicorées est posé en bas et au-dessus de cette garniture qui est du plus joli effet.

On voit beaucoup de pailles d'Italie, forme pèlerine, ornées de bouquets blancs, composés d'aubépine et de lilas. Sur le devant le bouquet est de petite dimension, tandis qu'une grosse touffe de fleurs, d'où s'échappe une grande branche de lilas blanc, couvre en partie le derrière de la passe.

L'HOMME MYSTÉRIEUX.

(Nouvelle.)

(Troisième article.)

Versel, quoiqu'appartenant à une famille respectable, était sans fortune ; destiné aux arts dès le berceau, il avait puisé dans ses longues études cet amour de l'indépendance et de la médiocrité, qui se rencontre rarement ailleurs que chez les véritables artistes. Aussi ces richesses, qui lui tombaient pour ainsi dire du ciel, le jetèrent-elle d'abord dans un grand embarras ; mais peu à peu il s'y accoutuma, et cet or, acheté au péril de ses jours, lui procura de douces jouissances, en le mettant à même de secourir le mérite, ou de consoler le malheur.

Les dix années prescrites par le personnage mystérieux allaient bientôt expirer, quand Versel, fidèle à sa promesse, songea à reprendre la route de l'Italie. Il partit ; il revit ces

lieux qu'il avait naguère traversés en fugitif, et, muni de la précieuse cassette qui contenait le manteau rouge, le sabre et le collier, il arriva à Venise, à l'époque fixée, dans le palais de Rivalsi.

Ce palais appartenait au comte de Villa-Secca. Versel ne douta plus que ce ne fût l'homme au manteau rouge, et lui fit demander un moment d'entretien. Un de ces Argus jaloux, qui rampent dans les palais des grands, voulut lui faire quelques questions sur le but de son voyage. « Dites à Son Excellence, répondit le Français, que c'est l'étranger des bords du Tibre. » Le valet s'acquitta de sa commission, et bientôt Versel fut introduit dans le cabinet de sa grandeur.

« *Dans dix ans, à Venise, dans le palais de Rivalsi,* s'écria Versel en présentant au comte les sanglans témoignages de ses destins passés. — Homme généreux, repartit vivement le comte, votre exactitude égale donc votre noble discrétion. Je puis donc aujourd'hui vous marquer toute l'étendue de ma reconnaissance. Français, je vous dois un compte exact des événemens de ma vie; je vais déployer à vos yeux une série d'actions condamnables sans doute, mais qui peuvent trouver une excuse parmi les hommes qui connaissent le fanatisme de l'amour et de l'ambition.

» Je suis le fils unique d'un pauvre artisan de Padoue; un caractère inquiet et turbulent me fit quitter, jeune encore, la maison paternelle, et m'engagea à parcourir les divers états de l'Italie. Mon aptitude à apprendre tous les genres d'industrie, éloigna constamment de moi la misère et la honte. Je fus tour à tour charbonnier à Naples, cicérone à Florence, soldat à Gènes et gondolier à Venise.

» Mon séjour dans cette dernière ville décida du sort de ma vie. Je promenais souvent dans la gondole de mon patron la belle Julietta, fille du duc de Rivalsi. Cette jeune beauté comptait à peine quatorze ans; ses traits nobles et touchans, sa douce popularité, les accens d'une voix enchanteresse enflammèrent mon cœur et mon imagination. Entraîné par une puissance invisible, je résolus de lui dévoiler mon amour; je cherchais une occasion favorable: elle se présenta bientôt.

» Julietta avait coutume de terminer chaque journée par des courses dans les lagunes. Ma gondole était ordinairement

choisie de préférence, et souvent j'avais le bonheur de presser la main de celle que j'adorais, en l'aidant à monter dans ma frêle nacelle. Ces promenades nocturnes m'enhardirent. Un soir qu'accompagnée d'une seule femme, elle se faisait conduire dans une maison qui avoisinait la place Saint-Marc, je m'approchai d'elle, et j'osai lui dire, égaré par la violence de ma passion : Noble Julietta, je vous adore, je donnerais tout mon sang pour vous posséder ; dites un mot, et vous verrez qu'un pauvre gondolier est digne d'être aimé de vous.—Georgino, me répondit Julietta troublée, je pourrais vous faire repentir de votre hardiesse en instruisant mon père de cette scène ; mais vous êtes jeune, ardent, je vous pardonne volontiers : ne reparaissez plus devant mes yeux, voilà tout ce que j'exige de vous. Ces paroles m'anéantirent ; je remarquai pourtant que la fille du noble duc avait les yeux mouillés de larmes en prononçant ce funeste arrêt.

» J'étais au désespoir. L'amour malheureux porte comme Alecton un diadème de serpens. Je jetai des regards consternés sur mon sort ; jamais peut-être je n'avais senti aussi vivement la bassesse de mon extraction. Mais tout-à-coup un éclair de consolation jaillit de l'abîme de mes douleurs. Tourmenté par un démon prophétique, je pris en quelques heures une forte résolution. Partons, m'écriai-je, fuyons cette superbe Venise ; éloignons-nous de ces magnifiques palais qui semblent insulter à la misère du peuple ; servons d'instrument à la Providence pour punir ces riches à cœur de rocher, et ces grands aux âmes de boue. Fuyons ; mais revenons bientôt à Venise chargé de richesses qui nous y feront honorer. Julietta, vous refusez les hommages d'un pauvre gondolier, votre illustre famille repousse de son alliance un utile citoyen ? eh bien, je saurai vous obtenir, mon or balancera votre naissance auguste, et la pointe de mon glaive me fraiera la route des honneurs et de la félicité.

» J'abandonnai ma gondole et mes rames, et vêtu d'un manteau rouge, armé d'un poignard, je m'acheminai vers les Alpes. »

(La suite au prochain Numéro.)

POÉSIE.

L'ÉTRANGER (1).

..... Thy skiff unmoor,
And waft us from the silent shore.

LORD BYRON, *The Giaour*.

Sur les flots irrités une barque s'élance ;
En vain Hellé mugit ; le frêle esquif s'avance ,
Et brave le courroux et des vents et des flots ;
La foudre en longs sillons éclate sur les eaux.
« Étranger, où vas-tu ? L'effort de la tempête,
» Le danger menaçant suspendu sur ta tête ,
» L'obscurité, le lieu, rien ne peut t'arrêter ?
— » Pêcheur, poursuis ta route ; et sans t'épouvantes
» Conduis vers ce harem ta fragile nacelle.
» As-tu donc oublié que j'ai payé ton zèle ?
» Que mon or acheta ton silence et ton bras ?
» Veille à ton gouvernail et ne me parle pas. »
L'étranger se rassied ; mais sa main menaçante
Se pose en frémissant sur sa dague éclatante.
Vers la rive lointaine il fixe un œil ardent.
L'esquif, avec fureur emporté par le vent,
Au travers des écueils passe et glisse dans l'ombre.
O jeune Européen ! cette mer est moins sombre,
Moins agitée encor que le fond de ton cœur !...
Sur ton front soucieux pourquoi cette pâleur ?
Le souvenir confus du destin de Léandre,
Que sur ces mêmes flots le trépas vint surprendre ,
Te fait-il pour tes jours craindre un semblable sort ?
Non : tu connais la vie et méprise la mort.
Mais la nacelle enfin a touché le rivage.
« Pêcheur, cargue ta voile, et, près de cette plage ,
» Amarre ton esquif à l'abri d'un rocher,
» Puis à tous les regards prends soin de te cacher.
» Si j'échappe au trépas, avant qu'il soit une heure
» Nous irons dans Stamboul (2) retrouver ta demeure ;
» Je ne serai pas seul : et, sous un voile épais ,
» Une femme, avec moi, quittera ce palais.

(1) Cette petite pièce de vers nous a été inspirée par la lecture de l'admirable poème de lord Byron, intitulé *le Giaour*.

(2) C'est ainsi que les Turcs nomment Constantinople.

« Mais si des minarets tu vois les feux s'éteindre ,
 » Si Phingari (1) pâlit, si le jour vient à poindre,
 » Sans que de mon retour je donne le signal,
 » Ne m'attends plus : j'aurai reçu le coup fatal. »
 L'étranger d'un seul bond sur la plage s'élance.
 Le pêcheur le regarde, et se signe en silence.
 En vain jusques au jour le pêcheur attendit;
 En vain même le soir sur ces bords le surprit :
 L'étranger ne vint pas, et l'on ignore encore
 Si c'est lui que l'on vit s'enfuir avant l'aurore,
 Le visage troublé, le bras souillé de sang,
 Monté sur un coursier dont il pressait le flanc;
 Ou s'il trouva la mort aux lieux où sa tendresse
 Venait à l'esclavage arracher sa maîtresse.

P. A. T.

VARIÉTÉS.

CONCERT.

J'ai assisté, le 12 mai, au concert donné par M^{lle} Pallix, à la salle des Menus-Plaisirs. Cette jeune personne arrive de Londres, où elle a professé la harpe long-tems avec succès.

Nommer les artistes qui ont concouru au plaisir de cette matinée musicale, c'est dire que le succès n'en était pas douteux; aussi, M^{lle} Cinti, MM. Pellegrini, Levasseur, Brod, et la flûte enchantée et enchanteresse de Tulou ont tour à tour ravi les spectateurs. M. Rigel tenait le piano; on sait avec quel talent de goût et d'exécution accompagne ce compositeur distingué.

M^{lle} Pallix nous a paru posséder à un haut degré le jeu de l'ame et de l'expression, mais parfois manquer de force et d'aplomb dans les doigts. Au reste, pour bien juger son talent, il faudrait peut-être l'entendre dans une position où elle serait plus rassurée. Son émotion était visible; un tremblement universel s'était emparé de toutes ses facultés; il nous a paru lui laisser peu de liberté pour aborder franchement les difficultés de son instrument; soit timidité naturelle, soit excès de défiance de ses moyens, elle n'a été maîtresse ni d'elle, ni de son talent. Le public nous a paru l'avoir senti, l'avoir deviné: M^{lle} Pallix doit lui en savoir gré.

(1) Phingari est la Phébé des Orientaux.

Dans l'intérêt des talens , dans celui des plaisirs du public , nous nous permettons de donner le conseil d'éviter , surtout à cette époque de la saison , des séances musicales , avant le dîner. Il est certain qu'on y apporte alors une disposition froide , inquiète ; on a encore autre chose à faire qu'à écouter , même de la bonne musique. L'heure du dîner pour les uns , les persécute , les trouble ; nous avons remarqué plus de vingt personnes consulter leurs montres ; pour les autres , c'est un spectacle , une réunion , une promenade projetée. Il ne suffit pas d'avoir du plaisir , il faut pouvoir s'y livrer en paix , à son aise , et n'avoir enfin que cela à penser ; toute autre disposition est contraire à l'influence de la musique ; les lumières aussi manquent à l'effet des concerts du matin. Il est très-vrai qu'une réunion aux bougies est toujours plus vive , plus gaie , plus libre qu'au jour. La lumière et sa magie enfantent la confiance , provoquent à l'abandon ; le jour est plus cérémonieux , plus solennel , et par conséquent plus froid. Que de causes peuvent altérer le charme des choses ! Il faut tout consulter , pour éprouver le moins de mécompte possible.

ANNONCE.

L'époque prochaine du sacre de S. M. Charles X , attirant en France un nombre considérable d'étrangers , nous croyons devoir avertir nos abonnées qu'on peut faire insérer dans le journal anglais qu'on publie à Paris , sous le titre de *Galignani's Messenger* , toutes sortes d'annonces , locations , ventes de propriétés , de meubles , de tableaux , etc. , etc. , et tous les avis relatifs au commerce.

Ce journal politique , quotidien , dont la dernière page est consacrée à des *petites-affiches anglaises* , à l'instar de celles de Londres , est excessivement répandu , et donne conséquemment aux articles qu'on y insère une très-grande publicité. Il a pour lecteurs tous les Anglais qui voyagent sur le continent et ceux qui visitent ou habitent Paris et ses environs.

Le bureau est rue Vivienne , n° 18. On se charge de traduire les annonces en anglais , sans que cette traduction augmente le prix des insertions.

A ce Numéro est jointe la Planche 303.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue St.-Louis , N° 46 , au Marais